



LOUIS-PIERRE-MARIE-FRANÇOIS  
BAOUR-LORMIAN

LE CLASSIQUE  
ET LE ROMANTIQUE  
DIALOGUE (1825)

suivi du

CANON D'ALARME  
(1829)

---

*Raretés et curiosités littéraires*

*Le Grimoire d'Ulfer*

*Retranscription, annotations et recherche bibliographique  
effectuées par Julien Maudoux en 2011 pour le Grimoire d'Ulfer.*

\*



Louis-Pierre-Marie-François Baour-Lormian

LE CLASSIQUE ET LE  
ROMANTIQUE

Dialogue

*Suivi du*

CANON D'ALARME

*Avec une notice et d'un choix de commentaires critiques*

*Raretés et curiosités littéraires*

*Le Grimoire d'Ulfer*



# LE CLASSIQUE ET LE ROMANTIQUE

*Le classique, traversant le jardin du Luxembourg y aperçoit au détour d'une allée un individu qui tantôt marche à pas précipités, tantôt s'arrête, regarde le ciel, gesticule et pousse de profonds soupirs ; plein d'étonnement, il s'approche, regarde et s'écrie :*

LE CLASSIQUE.

Eh, c'est vous, cher Nicaud !

*LE ROMANTIQUE.*

Ce nom n'est plus le mien ;  
Il était fort vulgaire, et ne rimait à rien ;  
J'avais besoin d'un nom vaporeux et sonore ;  
On m'appelle à présent Monsieur de Silphiclore<sup>1</sup>,

---

<sup>1</sup> On connaît en effet le goût de certains Romantiques pour les pseudonymes rares (par exemple, chez les Frénétiques), même si ce fut surtout vrai dans les années qui suivirent la parution de cet ouvrage ; Baour oublie peut-être un peu vite qu'on pourrait retourner l'argument à son désavantage, si l'on en croit certaines sources pamphlétaires qui indiquent que, trouvant son patronyme peu euphonique et trop commun, il y adjoignit « celui de Lormian, nom d'un petit pré possédé par son

LE CLASSIQUE.

Depuis cinq ans au moins que je ne vous ai vu,  
Qu'avez-vous fait ?

*LE ROMANTIQUE.*

Des vers,

LE CLASSIQUE.

Ce talent imprévu.....

*LE ROMANTIQUE.*

Vous étonne ?

LE CLASSIQUE.

Il est vrai ; nos milliers d'ordonnance  
Et nos indemnités et nos plans de finances,  
Vous laissent-ils l'espoir de trouver des lecteurs ?  
Ah ! le trois et le cinq sont de rudes jouteurs ;  
Ne vous y fiez pas.

---

père, transformé ainsi, par le fils, en terre seigneuriale. » « Baour », *Biographie des quarante de l'Académie française*, chez les marchands de nouveautés, 1826, 327 pages, p.20. Cela n'empêcha pas Lebrun d'écrire ce quatrain qui fit mouche :

*Rien n'est si lent, si lourd  
Que monsieur Lormian-Balourd.  
Rien n'est si lourd, si lent  
Que monsieur Balourd-Lormian.*

LE ROMANTIQUE, gravement.

Ce sentier solitaire,  
Propice aux entretiens, les *voile* de mystère.  
Je ne sais quoi de vague et de silencieux,  
Le calme aérien qui *serpente* en ces lieux,  
Et d'un soleil ardent nous *tempère* les flammes,  
Aux doux épanchemens tout invite les âmes.  
Vous allez donc savoir quel sort plein de faveur  
A doté mes destins d'un luth *vierge et rêveur*.  
Je gravissais jadis un quatrième étage ;  
Mais, d'un *ancêtre* mort recueillant l'héritage,  
J'ai du Marais funèbre oublié le chemin,  
Et maintenant je loge au faubourg Saint-Germain,  
Vénérable séjour des muses romantiques.  
Dans ses hôtels peuplés d'illusions antiques,  
On ne sait quel parfum des temps qui ne sont plus  
S'exhale, et du Parnasse attire les élus.  
Si vous aviez pu voir, dans ces nobles soirées,  
Du nom de leurs aïeux trente dames parées,  
Attendre qu'un poète, en leur présence admis,  
Lût ses vers ravissans à Ladvocat<sup>2</sup> promis,  
Et dont quatre journaux, sa superbe espérance,  
Donnaient depuis un mois l'avant-goût à la France !  
Paraissait-il ? voilà qu'un murmure léger,  
Errant comme l'abeille au sein de l'oranger,  
Circulait dans les rangs de l'auguste assemblée.  
Chaque dame en secret, incertaine et troublée,  
Disait à sa voisine : « Oh ! ma chère, voyez !  
Des pleurs du sentiment ses yeux *roulent* noyés !  
Comme dans tous ses traits, où l'harmonie est peinte,

---

<sup>2</sup> Pierre-François Ladvocat (1791-1854) fut à la fois le mécène et l'éditeur d'un grand nombre d'écrivains romantiques.



Des tempêtes du cœur se réfléchit l'empreinte !  
Il souffre, on le sent trop... » elles parlaient ainsi.  
Vous saurez, en passant, qu'au siècle où nous voici,  
Une frêle santé distingue tout poète  
Qui d'un autre Apollon se proclame interprète.  
Regardez-moi plutôt et jugez.

### LE CLASSIQUE.

En effet,  
De votre mine ici je suis peu satisfait ;  
Vous avez l'air malade !

### LE ROMANTIQUE.

Ah ! cet aveu m'enchanté.  
Je dois à mes travaux cette langueur touchante,  
Et par tous les amis à qui je suis voué,  
Si j'avais le teint frais, je serais bafoué.  
Schiller, Byron, portaient sur leur face amaigrie  
Le cachet du malheur et de la rêverie.  
Mais revenons : des vers aussi doux que le miel,  
Purs comme le nectar qui s'épanche du ciel,  
Sur des tons inconnus *promenés* par la lyre,  
De tous les auditeurs enflammaient le délire.  
On les applaudissait et du geste et des yeux :  
Oh ! c'est trop ravissant, c'est trop délicieux !...  
*Et* l'on versait des pleurs de tristesse et de joie ;  
*Et* du charme, à mon tour, je devenais la proie ;  
*Et*, de tout le passé *grondant* le souvenir,  
Mon âme dévorait un confus avenir.  
Mais le temps, *vieux de jours*, sur son horloge antique  
Ne *vibrait* point encor mon heure poétique,  
*Et* sur le Pinde encor je *flottais* à m'asseoir ;

Et mon génie.... Enfin, un soir... c'était un soir...

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

Pale, je cheminai le long de la vallée,  
A l'heure où le soleil sur la tour crénelée  
De ses derniers rayons sème l'or expirant.  
Zéphir *m'enveloppait* de son souffle odorant ;  
Et mon âme affaissée en sa mélancolie,  
*Oublieuse* du monde et dans *soi* recueillie,  
Sympathisait *au* calme, aux teintes que le jour  
Répandait en fuyant sur les bois d'alentour.  
Les ombres s'allongeaient, couraient *l'une après l'une...*  
Et triste, je pleurais ; quand tout à coup la lune,  
Ronde et large, *surgit* au milieu des brouillards,  
Et verse au *bleu* gazon l'*argent* de ses regards.  
Alors il m'apparut au sein de la bruyère,  
Dans toute sa fraîcheur native et printanière,  
Une vierge... Le ciel en eût été jaloux !  
La gazelle a des yeux moins *suaves*, moins doux ;  
Ses cheveux, que la grâce en *tresses* environne,  
Semblent en s'inclinant *pleurer* une couronne ;  
De rubis radieux ses beaux bras brillaient *ceints*,  
Et de myrrhe et de nard ses blancs voiles empreints.  
Son bel œil me *dardait* une *noire* étincelle,  
Et je me dis soudain : ô mon âme ! *est-ce celle*  
Qu'embrassait de tes vœux le virginal espoir ?  
Que tes songes créaient ; *dont déjà*, sans la voir,  
La trace dans les cieus par ton vol fut suivie ?  
O vierge, ô mon épouse, ô rêve de ma vie,  
De la création *modèle palpitant*,

*Allume* ton élève, il t'aspire, il t'attend ;  
 Viens le ravir d'amour, viens le *bercer* de gloire !  
 A chacun de mes chants attache la victoire !  
 Apporte-moi la coupe où l'on *boit* l'art des vers :  
 Que mon nom *luise* égal dans ce double univers !  
 Et je parlais ainsi *délirant* ; d'un sourire,  
 Tel que nul fils d'Adam ne pourrait le décrire,  
 La Muse m'accueillit.....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 ..... Vers l'horizon trompeur,  
 La lune en ce moment s'entoura de *vapeur* ;  
 Dans le creux de la tour s'enfonça la chouette...  
 Elle y *poussa six cris*, et je devins poète.  
 Depuis cet heureux soir, dans mon esprit *vivant*,  
 Je consacre à la muse un hommage fervent ;  
 Mon cœur est plein de vague, et ma pensée austère,  
 Et je n'appartiens plus aux *choses* de la terre.

### LE CLASSIQUE.

Eh ! mon pauvre garçon, je le dis a regret ;  
 Mais demandez à Gall<sup>3</sup> un entretien secret,  
 Et que ce grand docteur me taxe d'ignorance  
 S'il ne trouve chez vous telle protubérance....

### LE ROMANTIQUE.

Allons, vous plaisantez.

---

<sup>3</sup> Franz Joseph Gall (1758-1828), médecin allemand qui inventa la phrénologie.

## LE CLASSIQUE.

Non, très-certainement.  
Avez-vous donc, mon cher, perdu tout jugement ?  
Quel diable de jargon !

## LE ROMANTIQUE.

C'est la langue nouvelle  
Que l'inspiration à ses enfans révèle,  
Qui range sous nos lois un peuple de lecteurs,  
Et du Pinde, à jamais, nous *dompte* les hauteurs.  
Je conçois qu'elle peut étonner votre oreille ;  
Croyez-moi cependant, elle seule réveille,  
Élabore, nourrit ces feux purs et sacrés  
Dont nos cœurs, nuit et jour, *bondissent* dévorés.  
C'est un mélange heureux de grâce et d'harmonie  
Qui nous vient de l'Écosse et de la Germanie<sup>4</sup>,  
Et qui, dans l'idiome aux Francs accoutumé,  
*Se fond* comme un parfum dans un vase allumé.  
C'est notre talisman : par ses secrets magiques,  
Nous sommes toujours neufs, sublimes, énergiques,  
Et tout cela, mon cher, sans *user* notre temps  
A lire vos *auteurs âgés* de deux mille ans.  
Ils avaient imité ; nous n'imitons personne ;  
La harpe *éolienne*<sup>5</sup> entre nos doigts *frissonne*.

---

<sup>4</sup> Le romantisme français puise son inspiration dans ce que l'on appelait la « littérature du Nord », qu'a défendue Madame de Staël, par exemple dans *De la littérature*. C'est autour de cette transposition d'un caractère étranger, et parce qu'il vient d'ailleurs et parce qu'il est jugé non conforme au génie de la langue française par les Classiques, que se joue une grande partie des débats touchant à l'essor du romantisme français.

Vous rampez, nous volons : vos vers décolorés  
Se traînent en boitant ; les nôtres inspirés,  
Beaux de verve, d'orgueil, de jeunesse, de flamme,  
Au public transporté communiquent notre âme.  
Vous l'aviez endormi par vos gothiques airs ;  
Joyeux, il se ranime au bruit de nos concerts ;  
Et ce vaste succès, nous l'obtenons sans peine.  
Tandis que, tourmentant votre stérile veine,  
Assis près d'une lampe aux débiles clartés,  
Dans vos doctes patrons, tour à tour feuilletés,  
Vous cherchez quelques traits, quelques formes vieilles,  
Nous briguons seulement des palmes *incueillies*.  
Notre empire est bien jeune, on ne peut le nier ;  
Car vous datez d'Homère et nous d'André Chénier.  
L'ère du *Poétisme* en ce siècle commence.  
C'est l'inspiration, dont la sainte démence  
Nous *verse* nos accords, *bouillonne* en nos écrits  
Et, par elle, on sait tout sans avoir rien appris.

### LE CLASSIQUE.

Il faut en convenir, une telle méthode,  
Cent fois plus que la nôtre, est facile et commode.  
Mais vous, que j'ai connu par le bon sens guidé,  
De quel esprit malin êtes vous possédé ?  
Quel est donc votre espoir ? AUGER<sup>6</sup>, d'un coup de foudre  
A frappé votre *Muse*<sup>7</sup> et l'a réduite en poudre ;  
Tout Paris a pu voir ses disciples en deuil

---

<sup>5</sup> La harpe éolienne était fort en vogue chez les amateurs du romantisme.

<sup>6</sup> (En petites capitales dans l'original, mais repris en italique dans les notes de l'auteur). Louis Simon Auger (1772-1829), journaliste et académicien, a vivement attaqué les Romantiques.

<sup>7</sup> De son nom complet, *La Muse française*, cette revue romantique a été créée en 1823.

De romantiques pleurs arroser son cercueil,  
Et, pour parler ici votre langue embellie,  
Sous l'arbre du *sommeil* ils l'ont ensevelie.  
Croyez-moi, profitant d'un salubre avis,  
Abjurez un jargon qui remonte à Clovis,  
Et, la syntaxe en main, d'une erreur déplorable  
Venez, aux pieds du Goût, faire amende honorable.

### *LE ROMANTIQUE.*

*L'Etoile, le Drapeau, l'Aristarque, le Nain*<sup>8</sup>,  
Ont remplacé pour nous la Muse au front serein.  
Ils *grondent* notre gloire, ils tressent nos couronnes ;  
Ils sont nos chevaliers, nos phares, nos colonnes,  
Et, de notre génie éternels truchemens,  
Nous soumettent Lutèce et les départemens.

### LE CLASSIQUE.

Eh ! ne craignez-vous pas que, long-temps dédaignée,  
Des verges à la main, la Satire indignée  
Ne flagelle vos noms, et contre vos écarts  
Du public éclairé ne tourne les brocards ?  
Du côté des railleurs quelquefois il se range.

### *LE ROMANTIQUE.*

Des classiques pesans son extase nous venge ;  
Elle nous est acquise et nous la méritons.

---

<sup>8</sup> Revues de l'époque, qui étaient plus politiques que littéraires, et loin d'être fermement alliées au romantisme, en ce temps-là du moins. Voir l'article issu de la *Revue encyclopédique, ou Analyse raisonnée des productions les plus remarquables*, (Volume 29, Bureau Central de la Revue Encyclopédique, 1826), reproduit en annexe.

## LE CLASSIQUE.

Oui, si l'on s'en rapporte à d'obscurs feuilletons.

## LE ROMANTIQUE.

Ne voyez-vous donc pas, impatiente, avide  
De suivre notre vol dans les plaines du *vide*,  
La foule des lecteurs calculer les momens  
Qui retardent sa joie et ses ravissemens ?  
A la moindre rumeur, dans la ville semée,  
Que notre œuvre bientôt doit *surgir* imprimée,  
Tout se hâte à fêter cet instant solennel.  
Baudouin<sup>9</sup>, Ladvocat, Bechet<sup>10</sup>, Ponthieu<sup>11</sup>, Canel<sup>12</sup>,  
Hâletans et poudreux, assiègent notre porte,  
Et si l'un d'eux enfin sur ses rivaux l'emporte,  
De notre manuscrit s'il devient possesseur,  
Quel triomphe éclatant ! quel sort plein de douceur !  
Aux *Didots*<sup>13</sup>, à *Tastu*<sup>14</sup> sur l'heure il fait remise  
De l'œuvre qu'à la Seine envîrait la Tamise ;  
Et le papier vélin, en langes transformé,  
S'apprête à revêtir notre enfant bien-aimé.  
Il babille déjà sur la foi des gazettes ;  
On prépare pour lui cul-de-lampe et vignettes ;  
Du faubourg Saint-Germain, par le goût habité,

---

<sup>9</sup> Alexandre et Théodore Baudouin dirigeaient la maison Baudouin frères.

<sup>10</sup> Béchet aîné, libraire au quai des Augustins, n°57.

<sup>11</sup> M. Ponthieu, libraire-éditeur au Palais-Royal.

<sup>12</sup> Urbain Canel (1789-1867), éditeur au n°104 de la rue du Bac, a soutenu les Romantiques.

<sup>13</sup> Célèbre grande famille d'imprimeurs français.

<sup>14</sup> Joseph Tastu, éditeur et époux d'Amable Tastu, écrivain.

Les nobles châtelains perdent leur gravité,  
 Et, bruyans, tour à tour réclament les prémices  
 De ces vers au berceau parés de leurs auspices.  
*Silphine* avec orgueil, en un docte salon<sup>15</sup>  
 Aux lueurs des cristaux reçoit notre Apollon ;  
 D'un regard vapoureux l'encourage et le flatte ;  
 Sur sa *lèvre entr'ouverte* un doux sourire *éclate* :  
 C'est donc demain, dit-elle, ah ! demain que Paris,  
 En dépit des censeurs, du vrai sublime épris,  
 De Byron<sup>16</sup>, de Schiller<sup>17</sup> retrouvant les merveilles,  
 Possédera les chants, fruits de vos jeunes veilles.  
 Ils vont, n'en doutez pas, se vendre par milliers ;  
 J'en retiens, pour ma part, les cinquante premiers  
 Exemplaires : alors le cercle sur nos traces  
 S'arrondit, et, choyés par les preux et les grâces,  
 Nous *humons* à longs *traits* notre destin futur.  
 Le punch aux flammes d'or, à l'essence d'azur,  
 En des coupes d'onix pour nous fume et ruisselle ;  
 Mais, pour légitimer l'ivresse universelle,  
 Nous paraissions enfin : quel vacarme, bon Dieu !  
 Comme chez Ladvocat, chez Dentu<sup>18</sup>, chez Ponthieu,  
 Traversant du Palais les sombres galeries,  
 Accourent les amans des *molles rêveries*.  
 En caractères goths, sur les murs étalés,  
 Nos noms frappent les yeux des passans rassemblés.  
 L'*Aristarque* déjà de tendresse larmoie ;  
 Le *Drapeau* fièrement fait *onduler* sa joie ;  
 L'*Étoile*, pur reflet de nos vives couleurs,  
 Nous épanche à grands flots des rayons et des fleurs ;

---

<sup>15</sup> *Sallon* dans l'original.

<sup>16</sup> Grande figure du romantisme anglais, qui inspira les jeunes romantiques français.

<sup>17</sup> Grand écrivain qui a influencé le romantisme allemand.

<sup>18</sup> Autre éditeur-libraire parisien.



L'imperceptible *Nain* de plaisir *en* grimace ;  
Et le *Globe* à grand bruit roule sa lourde masse.

### LE CLASSIQUE.

Des barons allemands pour vous se sont ligués.  
À leurs éloges plats, chaque jour prodigués,  
Quelque sot, j'en conviens, peut se laisser surprendre.  
Ils vous font lire, soit ; mais vous font-il comprendre ?  
Chaque vers, échappé de vos grêles cerveaux,  
Transforme vos lecteurs en Œdipes nouveaux,  
Et dérouté à loisir leur faible intelligence.  
Le public d'autrefois montrait plus d'exigence ;  
Il voulait qu'un auteur, tremblant à son aspect,  
Lui présentât un livre avec quelque respect ;  
Que, jaloux d'obtenir l'honneur de son suffrage,  
Il l'entretint au moins dans son propre langage ;  
Et je ne sais pourquoi deux esprits à l'envers,  
Racine et Despréaux<sup>19</sup>, ont flatté ce travers.  
Vous ne souffrirez pas qu'une telle faiblesse  
De votre renommée entache la noblesse ;  
Et lorsque du public vous fixez les regards,  
C'est lui seul, après tout, qui vous doit des égards.  
Aussi de la Raison les vulgaires entraves  
N'enchaînent point vos pas timidement esclaves :  
Possesseurs d'un triomphe à si bon droit acquis,  
Vous rimez au hasard pour des lecteurs conquis ;  
Et si votre Phébus, dans son âpre harangue,  
Par déférence encor pour notre pauvre langue,  
Du verbe ou du pronom daigne suivre les lois,  
En quelques tours français change ses tours gaulois,  
Prompt à s'envelopper de nouvelles ténèbres

---

<sup>19</sup> Boileau.

Il disparaît bientôt sous des voiles funèbres,  
 Et, se glorifiant de sa malignité,  
 Nous laisse ensevelis dans cette obscurité ;  
 Ou si de sa faconde il sent tarir la source,  
 Quelques lignes de points deviennent sa ressource.  
 Lorsqu'on ne sait que dire au milieu d'un discours  
 Les points sont en effet d'un merveilleux secours ;  
 Ils ne choquent jamais le bon sens ni l'oreille.  
 Vos larges blancs aussi vous servent à merveille ;  
 Et pour nous quel bonheur, si vos psaumes *dolens*  
 Se composaient toujours et de points et de blancs !  
 Mais, puisqu'il faut enfin parler sans raillerie,  
 Ronsards dégénérés, de quel front, je vous prie,  
 Osez-vous déchirer avec un froid dédain  
 Le code que Boileau rédigea de sa main ?  
 Je conçois qu'à Smolensk, à Varsovie, à Prague,  
 De vos croquis grossiers on admire le vague,  
 Et que le Hollandais, habile connaisseur,  
 De sa langue en vos chants retrouve la douceur ;  
 Je veux que d'Edimbourg la pesante *Revue*<sup>20</sup>,  
 Grâce à ses rédacteurs d'ignorance pourvue,  
 Publie en ses cahiers, vendus à vos écrits,  
 Les extraits que vous-même envoyez de Paris ;  
 Mais que dans ce Paris où triompha Voltaire,  
 Dans ces murs où des arts la flamme héréditaire  
 Brûle aux pieds des autels à Molière dressés,  
 On prise encor long-temps vos rêves insensés !  
 Non : la Critique veille et de près vous menace.  
 Et que sont vos écrits ? l'opprobre du Parnasse.  
 Qu'y trouve-t-on ? des mots vides, ou boursoufflés,  
 Tout honteux de se voir l'un à l'autre accouplés ;  
 De lourds enjambemens, de grotesques lubies,

---

<sup>20</sup> Revue britannique littéraire et politique importante, créée en 1802.

Des non-sens éternels, des phrases amphibies ;  
Les objets les plus saints associés toujours  
Au récit *nébuleux* de vos fades amours ;  
L'amas incohérent de spectres et de charmes,  
D'amantes et de croix, de baisers et de larmes,  
De vierges, de bourreaux, de vampires hurlans,  
De tombes, de bandits, de cadavres sanglans,  
De morgues, de charniers, de gibets, de tortures,  
Et toutes ces horreurs, ces hideuses peintures  
Que, sous le cauchemar dont il est oppressé,  
Un malade entrevoit d'épouvante glacé...  
Et c'est à la faveur d'un monstrueux système  
Que, du siècle des arts défiant l'anathème,  
Vous croyez sans péril profaner à nos yeux  
Tout ce qu'a respecté le goût de nos aïeux ?  
Ah ! nous conserverons, intacte et révéree,  
La charte des bons vers, par Despréaux<sup>21</sup> jurée.  
Le jour de la justice arrive lentement ;  
Mais sa rigueur tardive ajoute au châtement.  
Qu'importe que l'*Étoile*, en quinquet transformée,  
Infectant chaque soir Paris de sa fumée,  
Signale à nos regards vos futurs manuscrits ;  
D'avance ils sont défunts et voués au mépris.

### *LE ROMANTIQUE.*

Comment donc, au mépris ! mais, monsieur le quarante<sup>22</sup>,  
C'est pousser un peu loin l'humeur belligérante.  
Au mépris !... au mépris !...

---

<sup>21</sup> Boileau.

<sup>22</sup> Le classique est un académicien, (pourrait-on y voir l'expression argotique *en quarante*, « En bonne position pour frapper quelqu'un, pour se battre. » - TLFi - ? Elle semble toutefois n'être apparue que bien après.)

## LE CLASSIQUE.

Ah ! j'en suis bien fâché ;  
Le mot est vif peut-être... ; enfin, il est lâché.

## *LE ROMANTIQUE.*

Pour nous traiter ainsi quels titres sont les vôtres ?  
Avez-vous, répondez, un culte et des apôtres ?  
D'extraits en votre honneur quels journaux sont enflés ?  
Partout vos vers *gascons* ne sont-ils pas sifflés ?  
N'avez-vous pas deux fois, sacrilège et barbare,  
Egorgé de vos mains le cygne de Ferrare ?  
Démentez donc ce bruit, par le *Nain* répandu,  
Que pour vous la pensée est le fruit défendu.  
Rimeur sonore et creux dont la verve guindée  
Sans le secours d'autrui n'eut jamais une idée,  
Et qui, depuis vingt ans fléau de tout lecteur,  
Ne comptez que vous seul pour votre admirateur,...  
Vous mesurer à nous ! d'où provient tant d'audace ?  
De quel droit osez-vous nous insulter en face ?

## LE CLASSIQUE.

Du droit que m'ont donné depuis assez long-temps  
Notre muse sicambre<sup>23</sup> et ses airs charlatans.  
Ainsi donc je verrais, spectateur bienveillant,  
Quatre ou cinq *Dubartas*<sup>24</sup>, transfuges de l'école,

---

<sup>23</sup> Les Sicambres étaient un peuple germanique qui se confondit progressivement avec les Francs.

<sup>24</sup> Guillaume du Bartas (1544-1590), l'auteur de *La Semaine*, chef-d'œuvre baroque, fut apprécié une fois le classicisme établi.

Au milieu des brouillards de leur mysticité,  
Improviser le bruit avec impunité !  
Je verrais ces Byrons, et ces Schillers imberbes,  
Instruits tant bien que mal à conjuguer des verbes,  
Officieusement, du matin jusqu'au soir,  
L'un l'autre se donner de grands coups d'encensoir ;  
Et malgré le fracas de toutes leurs trompettes,  
Malgré tout le babil de leurs vieilles caillettes,  
Je pourrais plus long-temps retenir mon courroux ?  
Mais on commence enfin à se moquer de vous,  
Et l'épicier, joyeux de tant de renommées,  
Déjà marchande au poids vos énigmes rimées.  
Sur vous, sur vos pareils amassant les affronts,  
Je veux d'un vers brûlant cautériser vos fronts.  
Ameutez contre moi tous vos auxiliaires,  
Et l'*Étoile* et le *Nain*, vos deux thuriféraires ;  
Que le *Globe* si lourd, dans ma course heurté,  
Donne signe de vie et de mobilité ;  
Que l'*Aristarque* frappe et d'estoc et de taille ;  
J'y consens, et d'ailleurs j'aime assez la bataille,  
A maint sot d'autrefois j'avais mis le bâillon ;  
Mais des sots de nos jours voilà qu'un bataillon  
Contre moi de nouveau s'organise et s'élance ;  
Qu'ils vont cher me payer mes cinq ans de silence !  
Mes traits de mon carquois ne son pas tous sortis ;  
Le combat sera chaud; je vous en avertis.

*LE ROMANTIQUE, furieux.*

Je vous jette le gant.

LE CLASSIQUE, *riant.*

Eh bien, je le ramasse.

*LE ROMANTIQUE.*

Il faut que *vous ou nous, nous* restions sur la place.  
Au champ d'honneur c'est moi, moi qui vous attendrai.

LE CLASSIQUE.

Apprenez l'orthographe et je vous répondrai.

*LE ROMANTIQUE, hors de lui.*

Nous manions aussi le fouet de la satire :  
Tremblez que mes amis.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....Près d'eux, je me retire.  
Notre brûlant courroux...

LE CLASSIQUE

Tâchez de le calmer ;  
Et ne me forcez pas, enfin, à vous nommer.

**FIN**

## NOTES DE L'AUTEUR

.....Ce sentier solitaire,  
Propice aux entretiens, les voile de mystère.

Presque toutes les expressions en *italique* appartiennent à nos auteurs romantiques ; s'ils m'accusent de les avoir reproduites sous une forme ridicule, dans une satire prochaine j'indiquerai les sources authentiques où j'ai puisé.

Elle y poussa six cris, et je devins poète.

Exemple de l'harmonie romantique.

Vous datez d'Homère, et nous d'André Chénier.

Il paraît qu'André Chénier, dont toutes les âmes généreuses déplorent la mort cruelle et anticipée, avait résolu de créer une langue nouvelle, énigmatique comme celle des prêtres de Memphis, et auprès de laquelle la langue parlée en France ne devait plus être qu'un misérable jargon. Les œuvres posthumes de ce jeune et malheureux écrivain ont fécondé la verve de nos romantiques. C'est là qu'ils ont trouvé le germe de leurs compositions nébuleuses ; mais ils ont encore renchéri sur le néologisme et l'obscurité de leur patron. On trouve en effet, dans le recueil d'André Chénier, plusieurs pièces de vers où respire la sensibilité la plus touchante, et qui sont écrites, à quelques taches près, dans une langue intelligible pour tous les lecteurs. Ses autres productions semblent le fruit d'un cerveau malade, et que tourmentent les rêves du cauchemar. Si l'on pouvait expliquer ce qui est inexplicable, je chercherais à le faire par une similitude et je la trouverais dans le plus clair de tous nos

écrivains, dans Labruyère ; il dit, en parlant d'un amateur d'oiseaux, qui porte sa passion pour eux jusqu'au délire : « Diphile commence par un oiseau, et finit par mille ; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée. — Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil, lui-même est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve. » Tel est le romantique : lorsqu'il s'élève dans les régions éthérées, on peut dire qu'il vole, qu'il perche, qu'il mue. Il se baigne dans la rosée ; il se plonge dans les couleurs de l'arc-en-ciel ; on ne sait trop ce qu'il est, ni ce qu'il voit, ni ce qu'il dit, il ne le sait pas lui-même ; mais il a une vision charmante, et d'un prestige indéfinissable. Tout à coup sa nature change ; ce n'est plus le colibri qui voltige au milieu des fleurs, et se nourrit de leurs sucS embaumés. Il se transforme en spectre qui se traîne, et hurle des chants de l'autre monde : il s'entoure de serpents, de dragons, de crapauds même ; et, bientôt, il s'enveloppe d'une épaisse fumée qui le dérobe à tous les regards. On me dira peut-être que ce rapprochement peut être fort juste, mais ne définit point le romantisme : à cela je répondrai comme les adeptes, qu'on ne définit point ce qui est de la nature du mystère.

L'ère du *poëtisme* en ce siècle commence :  
C'est l'inspiration, dont la sainte démence  
Nous *verse* nos accords, *bouillonne* en nos écrits ;  
Et par elle on sait, tout sans avoir rien appris.

L'inspiration est la colonne sur laquelle s'appuie tout l'édifice du romantisme. C'est le mot de ralliement pour tous les sectaires ; c'est l'appât qu'ils offrent à tous ceux dont ils veulent faire leurs prosélytes. Travaillez, disent-ils, sous la dictée de l'inspiration et vous remplirez toutes les conditions nécessaires au grand œuvre. Or, il faut savoir que cette inspiration ressemble à celle des illuminés.



C'est une ivresse factice, une espèce d'obsession, pendant laquelle il est permis de tout penser et de tout dire. Renversez les réputations des géans littéraires, pour élever au-dessus d'eux des pygmées ; diffamez ce qui est bien, comblez d'éloges ce qui est absurde, sortez des routes battues : il suffit. Qui osera vous reprocher votre audace, puisqu'elle procède d'un généreux mépris pour les connaissances acquises ? Il est vrai que ces singes du génie, dont l'ignorance est telle, qu'ils ne tarderont pas à prendre le Pyrée pour un homme, passent pour des Arions, et sont portés par un public qui se méprend à leur babil jusqu'au jour où, comme le dauphin de la fable, il replongera dans l'abîme ces grands hommes d'un nouveau genre, pour sauver du naufrage tous ceux qui professent les véritables principes. Alors seulement on recueillera le fruit des saines et bonnes études.

Gardons-nous de croire cependant que les sectaires puisent le peu qu'ils possèdent dans leur propre fonds. S'ils n'ont jamais approché des véritables sources du savoir, ils connaissent du moins toutes les misérables rapsodies qu'a produites l'enfance de l'art et dont les Espagnols, les Anglais et les Allemands sont eux-mêmes dégoûtés depuis long-temps. Ils taillent à leur usage ces vieilles friperies, et s'en composent des vêtemens bariolés de diverses couleurs, et qui ne ressemblent pas mal à ceux d'Arlequin.

Espérons toutefois pour l'honneur du goût que cette espèce de carnaval littéraire touche à sa fin , et que le public se lassera bientôt d'y prendre part en se masquant lui-même.

Votre *Muse* n'est plus : *Auger*, d'un coup de foudre,  
A fait tomber son trône et l'a réduit en poudre.

*La Muse*, journal romantique, était une sorte de sanctuaire où les illuminés se défiaient tour à tour et lançaient leurs foudres contre les pauvres classiques qui ont attendu patiemment la chute du Temple et la dispersion de ses ministres. Cette grande catastrophe a eu lieu au bout de quelques mois.

Avez-vous, répondez, un culte et des apôtres ?  
D'extraits, en votre honneur, quels journaux sont  
[enflés ?

Il est bon de savoir que si l'*inspiration* est le mot d'ordre du romantisme, l'intrigue est regardée par lui comme la base fondamentale de ses succès ; ici je recule devant l'immensité de la matière que je pourrais approfondir. Eh ! que deviendrai-je si j'ose parler de l'usurpation des journaux, de ces fabrications d'articles où les auteurs se canonisent eux-mêmes, de ces apologies qu'ils rédigent de leur propre main, et qu'ils envoient de Paris à leurs correspondans pour figurer dans les gazettes de l'Angleterre et des Pays-Bas ; si je parle de leur adhésion aux partis politiques pour y recruter des enthousiastes ; si j'ouvre à mes lecteurs ces bureaux d'esprit, ces hôtels de Rambouillet où les ravissements et les pâmoisons des dames sensibles accueillent le lectures de messieurs tels ou tels ; si je dévoile les mystères profonds de ces maçonneries soi-disant poétiques, où l'on se lie par des sermens de fraternité et de conspiration contre la langue et le bon sens... Arrêtons-nous : aussi-bien, on ne peut pas tout dire la première fois.

Démentez donc ce bruit par le *Nain* répandu,  
Que pour vous la pensée est le fruit défendu.

Lorsque ces vers furent composés, le *Nain*, consumé d'une maladie de langueur, se traînait encore ; il n'est plus, et, par respect pour les morts, j'aurais dû peut-être biffer son nom. Je n'ai pas voulu le faire afin de convaincre les plus incroyables qu'il a paru sous ce titre un petit journal bien niais, bien sec et bien lourd.

## **FIN DES NOTES**





## CANON D'ALARME

Dieu! Si BOILEAU vivait ! s'il lisait les écrits  
Dont CANEL<sup>25</sup> et DUPONT<sup>26</sup> empoisonnent Paris,  
Tous ces prônes rimés, ces odes narcotiques,  
Ces *inspirations*, ces hymnes érotiques,  
Qu'annoncent aux passants les piliers et les murs  
S'il voyait figurer, en des vers lourds et durs  
Ces trois têtes de Grecs, par un beau clair de lune  
Aux portes du sérail jasant *l'une après l'une* ;  
Sans doute on l'entendrait plein, d'un juste courroux,  
S'écrier : « Le Parnasse est-il peuplé de fous?  
Les Français parlent-ils l'idiome vendale ?  
O quel débordement ! quel horrible scandale !  
Vous que j'ai tant raillés BONNECORSE<sup>27</sup>, PRADON<sup>28</sup>,  
COLLETET<sup>29</sup>, CHAPELAIN<sup>30</sup>, cent fois, cent fois pardon !  
Comparés aux HUGO couverts de triples voiles,  
Aux nébuleux DESCHAMPS, vous seriez des étoiles,

---

<sup>25</sup> Urbain Canel (1789-1867), éditeur des romantiques.

<sup>26</sup> Paul Dupont, un autre éditeur parisien.

<sup>27</sup> Balthazar de Bonnacorse (1631-1706), poète dont Boileau a fait la satire dans *Le Lutrin*.

<sup>28</sup> Nicolas Pradon (1632-1698), dramaturge qui dans ses écrits attaqua plusieurs fois Boileau.

<sup>29</sup> François Colletet (1628-1680), poète qui apparait dans les satires de Boileau.

<sup>30</sup> Jean Chapelain (1595-1674), poète sur lequel Boileau fit de nombreux épigrammes.

Aux énigmes long-temps serons-nous condamnés ?  
 Ah parbleu l'on verra si des Cotins mort-nés  
 Nous vendront pour du neuf leurs vieilles friperies  
 C'est assez de brouillards, assez de rêveries ;  
 Du papier... » Et soudain, à grands flots jaillissant,  
 Les vers ingénieux proverbes en naissant  
 Les tours vifs et piquants avoués par Minerve,  
 Et les bons mots, trésors d'une maligne verve,  
 Des *Penseurs* encombrant notre Parnasse en deuil,  
 Auraient éternisé la démence et l'orgueil.  
 Mais BOILEAU ne vit plus que par sa renommée !  
 Dans la tombe, avec lui, la Satire enfermée  
 Ne vient plus châtier de burlesques travers :  
 Avec impunité les HUGO font des vers.  
 Moi seul, faible écolier du régent du Parnasse,  
 Et de bien loin suivant sa glorieuse trace,  
 On m'a vu jeune encore, et d'un bras vigoureux ?  
 Défier des rivaux, certes, plus dangereux ;  
 Et quelques-uns d'entre eux d'une main prompte et sûre  
 Me rendirent souvent blessure pour blessure.  
 Si je sifflai LEBRUN<sup>31</sup>, par lui je fus sifflé :  
 CHENIER<sup>32</sup>, comme un ballon d'amour propre gonflé<sup>33</sup>,  
 Houspilla de mes vers l'incohérente prose.  
 A ce combat du moins je gagnais quelque chose.  
 Et les traits, les brocards, lancés contre mon nom,  
 Lui valurent dès-lors un modeste renom.  
 Mais contre des Rêveurs au patois littéraire...  
 Ah sans être accusé d'un orgueil téméraire,

---

<sup>31</sup> Ponce-Denis Écouchard-Lebrun (voir la Notice).

<sup>32</sup> André Chénier (1762-1794), poète ayant inspiré les Romantiques.

<sup>33</sup> [Note de l'auteur] : En rappelant ici mes anciennes discussions avec M, J. Chénier, je suis loin, comme on le voit, de le rapprocher de mes nouveaux adversaires. Chez lui du moins un grand amour-propre trouvait son excuse dans un grand talent;

Comme un autre Nestor, je puis leur dire à tous :  
“J’ai combattu des gens qui valaient mieux que vous.”

D’ailleurs CHENIER, LEBRUN, d’une force éprouvée,  
M’attaquaient au grand jour, la visière levée ;  
Et les Ronsards déchus que ma gaieté poursuit,  
Cherchant des feuilletons l’impénétrable nuit,  
Derrière ces remparts de gothique structure,  
Se blottissent honteux de leur mésaventure.  
Si d’autres plus vaillants, d’un masque officieux,  
Dépouillent l’artifice, et s’offrent à mes yeux,  
Il semble que l’excès d’une stupide rage,  
Ait métamorphosé leurs traits et leur langage ;  
Il semble à les ouïr, grognant sur mon chemin,  
Qu’ils ont vu de Circé la baguette en ma main...

Modérez, dira-t-on, ce feu qui vous transporte.  
Pourquoi sans nul motif guerroyer de la sorte ?  
Ceux que vous poursuivez , dans un profond oubli,  
Dorment avec DESCHAMPS naguère enseveli.  
Et, fussent-ils vivants, quel espoir est le vôtre ?  
Des préceptes du goût, infatigable apôtre,  
Pensez-vous les contraindre à s’avouer vaincus?  
De leur omnipotence ils sont trop convaincus ;  
Laissez-donc, au mépris de vos dogmes antiques,  
Déraisonner en paix ces pauvres Romantiques.  
Vouloir les convertir est une étrange erreur ;  
Et comme ce curé, qui, toujours en fureur,  
Bien qu’à tout le hameau la porte fut ouverte,  
Ne sermonait que lui dans l’église déserte,  
Vous prêchez pour vous seul, ah ! bien d’autres débats  
Nous rendent étrangers a vos petits combats.  
Ils ne sont plus ces temps où la cour et la ville  
Se pâmaient aux *flonflons* d’un simple vaudeville,



Où le vieil almanach, enfant de SAUTEREAU<sup>34</sup>,  
Charmait dans son castel le moindre hobereau.  
Les rentes, le budget, s'il faut qu'on vous le dise,  
Les deux chambres, la grande et la petite Eglise,  
La loi municipale et les fameux procès  
Ne venaient point alors dévorer un succès.  
Le Siècle est positif, c'est un mal incurable ;  
Il n'est plus maintenant de prestige durable ;  
Même du *Maëstro* le triomphe a cessé ;  
Le cours de ses effets sur la place a baissé ;  
Et parfois, ses tambours, ses clairons, ses trombones,  
Ne font à l'Opéra trembler que les colonnes.  
De nos frivoles goûts désormais affranchis,  
Nous sommes devenus graves et réfléchis.  
Nous voulons que l'on pense, et qu'à son ministère  
Chaque poète imprime un noble caractère ;  
Que son style à-la-fois et concis et nerveux,  
Interprète éloquent de nos droits, de nos vœux,  
Eclaire les abus, et dans l'âge où nous sommes  
Gourmande sans pitié les actes et les hommes.

Tels on vit autrefois PETRONE et JUVENAL  
De la haute satire allumant le fanal,  
Les yeux toujours ouverts sur la ville éternelle  
Au sein de ses remparts veiller en sentinelle.  
Au Crime tout honteux de sa difformité  
Sans crainte ils arrachaient son masque ensanglanté ;  
Abrutis par l'excès de la débauché immonde  
Les lâches oppresseurs de la Reine du monde,  
De lecteurs entourés frémissaient devant eux,  
Et leur Muse tonnait en l'absence des dieux.  
Que la vôtre à son tour étendant son domaine

---

<sup>34</sup> Claude Sixte Sautereau de Marsy (1740-1815), le compilateur de *l'Almanach des Muses*.

Ressuscite pour nous la satire romaine,  
Et d'un vers intrépide... — Halte-là ! s'il vous plaît ;  
Je sens qu'un tel emploi n'est pas du tout mon fait.  
Qu'une jeunesse ardente et de bruit affamée,  
En de pareils assauts cherche la renommée  
Et de nos deux Gilberts<sup>35,36</sup> ose suivre les pas ;  
Le ciel en soit loué ! pour moi je ne veux pas  
Que DE BROE<sup>37</sup>, lançant un long réquisitoire,  
Avec le tribunal brouille mon écritoire,  
Toujours prêt à braver n'importe quel journal,  
Je pâlis et frissonne au nom de tribunal.  
Grâce à mes soins prudents, je sors, rien ne m'alarme ;  
Je passe fièrement à côté d'un gendarme,  
Et les vers innocents de ma cervelle éclos,  
Des ministres jamais n'ont troublé le repos.

D'ailleurs, si désertant la cause des poètes,  
Je courais me ranger parmi tous ces athlètes,  
Dont le bras redoutable et les efforts constants  
Combattent pour nos droits méconnus si long-temps,  
De mon faible secours que pourraient-ils attendre ?  
Lorsque seuls au triomphe ils ont droit de prétendre,  
Et sans force et sans but à quoi bon leur crier :  
« Allons ferme, messieurs, ferme, point de quartier ;  
Le hideux Fanatisme au front ceint de couleuvres,  
Dans l'ombre ose tramer de perfides manœuvres ;  
L'Ignorance, l'Orgueil, retranchés dans leurs forts,

---

<sup>35</sup> [Note de l'auteur] MM. Méry et Barthélémy. | Joseph Méry (1797-1866), écrivain qui fut l'ami des Romantiques, et Auguste Marseille Barthélemy (1796-1867), satirique français, ont collaboré sur de nombreux textes.

<sup>36</sup> Nicolas-Joseph-Florent Gilbert (1750-1780), poète connu à son époque pour ses satires, puis, au siècle suivant, pour ses poèmes plus intimistes et sa figure de poète maudit, a eu quelque influence sur les Romantiques.

<sup>37</sup> Jacques-Nicolas de Broé (1790-1840), conseiller à la cour de cassation, avocat général.

S'apprêtent sourdement à redoubler d'efforts.  
De ses honteux liens que la Presse affranchie  
S'arme en faveur des lois et de la monarchie.  
Il est temps que la Charte, objet de tous nos vœux,  
Cette Charte léguée à nos derniers neveux,  
Ne soit plus un vain mot qui frappe nos oreilles ;  
Sous son règne prospère et fécond en merveilles,  
Nous verrons s'affermir l'auguste Liberté ;  
Et le triple Pouvoir fort de son unité,  
De ses trop longs débats étouffant la mémoire,  
Rendre à la belle France et son rang et sa gloire.  
Honneur, respect, amour à notre Souverain :  
Qu'il vive, qu'il triomphe, et qu'on entende enfin  
Mourir dans les transports de l'ivresse publique  
Les derniers sifflements de l'hydre fanatique ! »

Je pourrais en ces mots, sans doute, m'exprimer ;  
Quand le zèle s'éteint on doit le rallumer.  
Mais ici ma harangue est fort peu nécessaire ;  
Et puis je conviendrai, s'il faut être sincère,  
Que le champ politique est sans attraits pour moi.  
Je me borne à chasser du Parnasse en émoi  
Un petit bataillon de rimailleurs barbares,  
Qui pensent être neufs et ne sont que bizarres ;  
Chapelains d'un faubourg dont le cerveau timbré  
Confond tout, brouille tout, et veut bon gré mal gré  
Parmi nous introduire une langue sanscrite.  
Dans ce cadre borné ma Muse circonscrite  
D'avance, je le sais, aura peu de lecteurs ;  
Jamais les avoués, jamais les auditeurs  
Au milieu des papiers que leur loupe examine,  
Ni les juges fourrés, d'écarlate et d'hermine,  
Et les agents de change et les courtiers marrons,  
Ni les nouveaux marquis, les comtes, les barons,

Fiers de leurs parchemins payés au sceau des titres,  
Ne daigneront placer mes vers sur leurs pupitres.  
Mais fort heureusement pour la cause de l'art,  
Dans les murs de Paris il est un peuple à part ;  
Un peuple connaisseur dont l'active pensée,  
Au maintien du bon goût se montre intéressée ;  
L'étude, le travail, voilà ses vrais plaisirs ;  
Il ne s'informe pas dans ses doctes loisirs,  
Si, de lord WELLINGTON<sup>38</sup>, le nouveau ministère,  
De la mort de CANNING<sup>39</sup> console l'Angleterre,  
Ou si de DON MIGUEL<sup>40</sup> appuyant les desseins  
Ont tonné sur les mers des canons assassins ;  
Pour lui la politique est un obscur grimoire ;  
De vers mélodieux il remplit sa mémoire.  
Il aime à comparer; dans quatorze journaux,  
L'avis de tel ou tel sur les écrits nouveaux ;  
Et comme en un creuset, l'or faux, l'or véritable  
Se séparent au gré de son goût équitable.  
Son jugement alors, par la raison dicté,  
Devance les arrêts de la postérité ;  
Et, malgré les partis, toujours franc, toujours calme,  
Décerne avec lenteur ou refuse la palme.

C'est pour lui que j'écris ; prompt à m'encourager  
Dans la lutte nouvelle où *j'ose* m'engager,  
Il m'offre le secours de ses vœux, de sa plume,  
Et son courroux classique à mon courroux s'allume.  
Eh ! comment, en effet, ne pas hausser le ton,

---

<sup>38</sup> Arthur Wellesley, duc de Wellington (1769-1852), a vaincu Napoléon à Waterloo ; sa renommée lui a permis de devenir premier ministre du Royaume-Uni.

<sup>39</sup> George Canning (1770-1827), homme politique britannique.

<sup>40</sup> Référence à Michel Ier de Portugal, roi du Portugal. En 1829, la guerre civile portugaise, commencée l'année précédente, faisait rage.

Quand des illuminés promis à Charenton<sup>41</sup>  
Osent naïvement nous déclarer eux-mêmes  
Que l'art sacré des vers date de leurs problèmes.  
Ah ! si le Ridicule, armé de traits aigus,  
Ne frappe sans pitié ces penseurs ambigus,  
Le désordre s'accroît et n'a plus de limites :  
Nous verrons les héros transformés en ermites,  
En vils coupe-jarrets, en vampires affreux,  
Echappés tout sanglants des manoirs ténébreux,  
Sur la scène française à jamais avilie  
Hurler leur désespoir ou leur mélancolie ;  
Dans un genre bâtard nous verrons tour-à-tour  
Les genres consacrés se perdre sans retour ;  
Les immortelles Sœurs, ainsi que des Bacchantes,  
L'œil ardent, le front ceint de lierres et d'acanthes,  
Sous le poids de l'ivresse exhaler en hoquets  
Des vers sans nom, sans forme, et dignes des laquais.  
Il faudrait avant peu qu'un professeur en chaire,  
Nouveau CHAMPOLLION, déchiffrant la grammaire,  
Aidé de ce vieux texte, expliquât dans Paris,  
Et RACINE et VOLTAIRE en langue morte écrits.  
Ce n'est pas tout encor. Juste ciel ! des deux Chambres  
Au milieu des débats on entendrait les membres,  
En cinq ou six jargons bizarrement mêlés,  
Demander la clôture à grands cris redoublés.

Ne me dites donc plus qu'un danger chimérique  
Allume sans raison ma bile satirique,  
Que je pousse au hasard d'importunes clameurs.  
A la chute du goût tient la chute des mœurs.  
Oui, le péril existe on ne peut s'y méprendre,  
Et le plus incrédule est contraint à se rendre :

---

<sup>41</sup> Référence à la Maison royale de Charenton. Fondée en 1641, c'était encore un asile psychiatrique en 1829.

Aux maîtres de la lyre on dispute leurs droits ;  
De leur antique pourpre on dépouille ces rois ;  
Jusque dans leur palais leur gloire est menacée .  
J'ai fait ce que j'ai dû. Sentinelle avancée,  
J'ai donné le signal ; et puissent mes lecteurs  
Poursuivre ainsi que moi tous ces usurpateurs ;  
Qu'aux accents de nos voix, tout se lève, tout marche !  
En bataillon sacré veillons autour de l'arche ;  
Montrons à l'ennemi qui nous serre de près  
Un front tout hérissé de pointes et de traits.

Oui, ces nains rimailleurs que je devais proscrire  
Ecriront en français ou cesseront d'écrire :  
C'est un point résolu ; je n'en démordrai pas.  
Armé du fouet vengeur je m'attache à leurs pas.  
Ont-ils quelques moyens de me fermer la bouche ?  
En vain du moindre *Mot* leur orgueil s'effarouche.  
Tous les confédérés sur moi criant haro,  
En vain se ligueraient avec le *Figaro* ;  
G. N., protégé par ses initiales,  
En vain se pâmerait sur les *Orientales*<sup>42</sup> ;  
Tous leurs petits journaux, ensemble déchaînés  
En vain soulèveraient leurs trois cents abonnés ;  
En dépit des frondeurs, je remplirai ma tâche.  
Je veux les harceler sans trêve, sans relâche :  
Dès qu'une autre DESCHAMPS osera de nouveau  
Lancer un logogryphe, enfant de son cerveau,  
Et nous entretenir dans l'obscur idiome  
Que le peuple crédule attribue au fantôme,  
Je veux que sous mes traits il périsse accablé ;  
Que GOSSELIN<sup>43</sup> lui-même, interdit et troublé,

---

<sup>42</sup> *Les Orientales* de Victor Hugo ont paru en 1829, soit dans l'actualité immédiate du *Canon d'alarme*.

Maudisse le moment où son mauvais génie  
De payer ce fatras lui souffla la manie ;  
Et dans son magasin contemple en pâlisant  
Tout HUGO satiné par les bords moisissant.  
Je veux que le public, dupe d'un stratagème,  
D'une trop longue erreur se confesse lui-même,  
Et de sa propre main brûle en *auto-da-fé*  
Le galimatias dont il s'était coiffé.

Jusqu'à ce jour prochain je reste sous les armes :  
Debout, la lance au poing, je veux, exempt d'alarmes,  
Des classiques trésors surveiller le dépôt.  
Avant que j'y renonce, ah ! l'on verrait plutôt  
La Charte à METTERNICH<sup>44</sup> offerte en sacrifice ;  
Etienne familier d'un autre Saint-Office ;  
GENOUDE<sup>45</sup> et MONTLOSIER<sup>46</sup> se tenant par la main ;  
FRAISSYNOUS et FEUTRIER sur le même chemin ;  
Le *Mercury* abjurer sa nullité profonde ;  
Le grand nom de DESCHAMPS faire le tour du monde ;  
LARREY de quelque bourg devenu le frater ;  
LA MENNAIS<sup>47</sup> sans témoins récitant le *pater* ;  
Sur nos trente journaux la hideuse Censure  
De ses dents à loisir imprimer la morsure ;  
Loyola renversant l'édifice des lois,  
Et VILLELE<sup>48</sup> ministre une seconde fois.

---

<sup>43</sup> Le libraire-éditeur Charles Gosselin (1792-1859) a édité et soutenu des auteurs romantiques.

<sup>44</sup> Klemens Wenzel von Metternich (1773-1859), célèbre diplomate autrichien, qui eut une grande influence sur le Congrès de Vienne et oeuvra pour garantir la stabilité européenne après les guerres napoléoniennes.

<sup>45</sup> L'abbé de Genoude (1792-1749) a traduit les Pères de l'Eglise et publié des ouvrages politiques.

<sup>46</sup> François Dominique de Reynaud de Montlosier (1755-1838), homme politique.

<sup>47</sup> Félicité Robert de Lamennais (1782-1854), prêtre, écrivain et philosophe français.

---

<sup>48</sup> Joseph de Villèle (1773-1854), fut premier ministre de 1821 à 1828, année de sa démission et de son départ de la vie politique.



## NOTICE

**Louis-Pierre-Marie-François Baour-Lormian** : « né vers 1772, à Toulouse, où son père était imprimeur[-libraire, écuyer scelleur de la chancellerie de France, mort pendant la révolution<sup>49</sup>], se sentit entraîné de bonne heure vers la poésie. » « Il s'appliqua d'abord à la poésie satirique, [composant] avec [...] M. Trajan Tajan les *Satires Toulousaines*, recueil dans lequel on trouve une critique assez piquante des hommes de lettres du Midi et particulièrement des membres de l'Athénée de Toulouse. Ses *Trois mots* adressés à M. Despazes, autre poète gascon, sont remplis de traits malins fort heureusement rendus et fixèrent l'opinion du public sur le mérite en ce genre de M. Baour-Lormian<sup>50</sup> ». « Il traduisit en vers *la Jérusalem délivrée* du Tasse. Delille, à qui cette œuvre fut montrée, engageait l'auteur à la publier ; mais celui-ci eut le bon esprit de reconnaître la faiblesse de sa traduction, et se garda bien de la mettre au jour. A peine arrivé à Paris, le poète toulousain eut à soutenir contre le célèbre Lebrun une guerre d'épigrammes, entre lesquelles on a retenu celle-ci :

Ci-gît le Tasse de Toulouse,  
Qui mourut in-quarto, puis remourut in-douze ;  
Et qui, ressuscité par un effort nouveau,  
Vient de mourir in-octavo.

Baour eut aussi avec le journaliste Despaze une discussion qui ajouta à la célébrité que déjà lui donnait sa lutte avec Lebrun. Sa renommée réelle ne commença que lors de l'apparition de son

---

<sup>49</sup> *La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France...*, volume 1, Joseph Marie Quérard, Firmin Didot, 1827

<sup>50</sup> Prosper Vedrenne, *Fauteuils de l'Académie française : études biographiques et littéraires...*, II., Bloud et Barral, Paris, 1887-1888, ark:/12148/bpt6k56799379 (BNF), p.19-20

*Ossian imité en vers*, qui fixa l'attention et lui valut la bienveillance du premier consul Bonaparte. La tragédie d'*Omasis*, jouée au Théâtre-Français, fut hautement applaudie, et elle le méritait par les beautés du style, sinon par l'intérêt dramatique du fonds. Baour fut moins heureux quand il donna sa tragédie de *Mahomet II*, bientôt retirée du théâtre. Après avoir tenté plusieurs fois vainement d'être admis à l'Institut, il y entra enfin en 1815 à la place du chevalier de Boufflers<sup>51</sup>. » Il rédigea sous l'Empire des poèmes à la gloire de Napoléon, puis, sous la Restauration, une ode à Louis XVIII.

Baour avait d'abord été un ami des jeunes romantiques<sup>52</sup> ; il s'en sépara pour les attaquer vivement dans plusieurs satires, une manière pour lui de lutter contre l'oubli qui commençait à l'atteindre, et le déclin de sa situation. Malgré l'échec de ses charges satiriques, et le sentiment que partageaient ses compères de perdre du terrain, Baour continua obstinément le combat et fit partie des sept classiques qui envoyèrent à Charles X, en janvier 1829, une pétition visant à ce que fût interdite au *Théâtre français* toute pièce qui présentât quelque caractéristique romantique — elle se terminait, selon les journaux<sup>53</sup>, par ces mots : « Sire, il en est temps, tirez le canon contre les Barbares » ; le roi, s'en lavant les mains, répondit : « Quand il s'agit de poésie, je n'ai que ma place au parterre<sup>54</sup>. »

Le poète termine son existence dans un retrait imposé par sa cécité. On le retient surtout pour son échange d'épigrammes avec Lebrun. L'histoire littéraire retient l'influence de son *Ossian* sur Lamartine, qui a permis à Baour-Lormian de conserver sa pension, par sympathie envers le poète qui avait rédigé, alors qu'il devenait

---

<sup>51</sup> J. Leroux, Jouby etc., *Biographie universelle*, Supplément, Volume 8, 1850, p.18.

<sup>52</sup> Jules Marsan, *La Bataille romantique*, Hachette, 1912, p.48.

<sup>53</sup> « Les néoromantiques », *Les Modes parisiennes*, Aubert, 1869, p.204.

<sup>54</sup> William Reymond, *Laharpe et Sainte-Beuve : coup d'oeil sur le développement de la critique littéraire en France au 19e siècle*, Imprimerie Corbaz et Rouiller fils, Lausanne, 1854, 76 pages, p.53.

aveugle, un *Hymne au soleil*, qui fut apprécié, bien qu'il souffrît de la comparaison avec les poèmes des Romantiques devenus dominants<sup>55</sup>.

**Réception** : *Le classique et le romantique*, comme les autres satires antiromantiques de l'auteur, fut reçu généralement avec une certaine indifférence<sup>56</sup> ; Baour eut quelques soutiens, s'attira surtout des adversaires, mais, ce qui est plus intéressant, fut critiqué par les classiques modérés. Les Romantiques, s'ils n'avaient pas encore atteint la « victoire » définitive, en empruntaient doucement, plus unis et plus sûrs qu'à leurs débuts le chemin. Nous reproduisons en annexes quelques critiques contemporaines, qui permettent de se faire une idée de la réception de l'ouvrage.

---

<sup>55</sup> Prosper Vedrenne, *Fauteuils de l'Académie française : études biographiques et littéraires...*, II., Bloud et Barral, Paris, 1887-1888, ark:/12148/bpt6k56799379 (BNF), p.24.

<sup>56</sup> Jules Marsan, *La Bataille romantique*, Hachette, 1912, p.49.

## ANNEXES

1825

\*

Auguste Jal [romantique], « D'une satire inédite... », *Le Mercure du dix-neuvième siècle*, Volume 11, Éditeur Baudouin Frères, libraires, 1825, p.62-68.

Titre pompeux, vous en avez menti ! Non, cette satire contre M. Baour n'est pas de M. Lormian, de l'Académie française. A qui espérez - vous de le faire croire ? sans doute *aux gens qui ne sont pas d'ici* et qui ne connaissent pas la chatouilleuse susceptibilité du *Tasse de Toulouse*. M. Lormian ne badine point avec la gloire ; sa renommée *pyramidale*, il l'a cuirassée d'un triple airain pour la rendre inattaquable ; il l'a défendue du bec et de la plume ; il l'exalterait même au besoin en vers ainsi qu'en prose ; et ce n'est pas lui, croyez-moi, qui, même en plaisantant, voudrait donner la réplique aux brocards ; il est encore poursuivi par l'ombre de Lebrun ; il sait trop bien que le public ne demande pas mieux que de rire de la vanité de certains poètes, et que, surtout contre ceux qui veulent forcer son admiration,

Du côté des railleurs quelquefois il se range.

Si la satire est d'un Baour, elle n'est point de celui que vous dites. Le dialogue que vous prêtez à M. Lormian est une de ces nombreuses *confessions*, un de ces *testaments* apocryphes, inventés par la malice ennemie de quelques imposteurs pour couvrir les héros d'un ridicule, dont le temps et la justice des hommes ne peuvent pas toujours les venger. La mémoire de plusieurs ministres, de plusieurs

souverains , et même celle d'un certain nombre de femmes, est restée chargée de ces mensonges arrangés par la malveillance. On s'était rarement amusé à faire peser sur un poète (et un poète vivant encore !) la fâcheuse célébrité qui suit de pareilles publications. Pourquoi M. Lormian est-il devenu l'objet d'une mystification de cette espèce ?

Mais quel est l'audacieux qui s'est ainsi emparé du nom de M. Baour, pour immoler les classiques dans la personne de ce *quarante* ? Je l'ignore; quel qu'il soit, c'est un mal avisé. Il faut vraiment qu'il soit pourvu d'une terrible dose d'amour-propre pour oser s'attaquer à un académicien faiseur d'épigrammes s'il en fut jamais, homme d'esprit et de génie, comme il l'a cent fois avoué lui-même avec une admirable franchise, grand producteur de vers de tous les mètres, dangereux adversaire qui jadis eût aussitôt tourné vingt dixains satiriques que traduit une octave amoureuse, et, pardessus tout cela, le plus irritable des poètes ! Il faut qu'il soit bien téméraire pour venir disputer à cet immortel ses titres au rang qu'il a pris sur le Parnasse et qu'il y gardera, parce qu'il l'a conquis sous l'empire, en célébrant César dans ses vers *sublimes*; parce qu'il a légitimé sa conquête depuis la restauration, par des chants *magiques* sur le *Sacre de Charles X* ; parce qu'enfin il a, dans le caractère, cette ténacité gasconne qui fait inamovibles les places au sommet de l'Hélicon, comme sur les bancs du ministère.

Et que veut donc l'usurpateur qui, après avoir revêtu l'habit de l'Institut et s'être couvert d'un masque à peu près semblable à la figure de M. Baour-Lormian, provoque celui dont il s'est fait le Sosie ? Pourquoi ces injures à un écrivain modeste qui, tranquille à l'abri de ses lauriers et d'une pension qu'i/rc *tyran* le força d'accepter, vit à peu près ignoré aujourd'hui, et ne sortit, il y a cinq mois, du sommeil où il s'est condamné, que pour émarger en vers alexandrins la feuille des bénéfices littéraires ? pourquoi jeter son nom au milieu de l'inutile dispute des classiques et de leurs jeunes antagonistes ? Cruel besoin de nuire , méchant conseiller, toi seul as pu inspirer cette perfidie ! toi seul as pu imaginer de faire jouer à M.

Lormian un rôle peu digne de ce vétéran de l'armée d'Aristote, dans une guerre où il n'avait pas voulu s'engager.

Je voudrais qu'on eût plus de respect pour les grands hommes, et qu'une loi sévère, protectrice de l'honneur des demi-dieux mortels, punit exemplairement les écrivains qui, pour se ménager un honorable anonyme, empruntent des noms famés, et ne se fout autours que pour déchirer ceux à qui ils ont volé leurs noms et leurs titres. Sans doute, la plupart de ces faussaires n'usent de tels moyens que pour attirer l'attention du public sur leurs productions, que l'étiquette dont ils les parent recommande seule aux lecteurs ; mais le satirique qui a mis M. Lormian en scène dans le dialogue que publiera M. Canel, n'avait pas besoin de cette supercherie pour se faire distinguer. L'idée de sa composition est heureuse ; il a de l'esprit et même du talent ; quant à ses doctrines, elles semblent appartenir à un de ces indifférens en matière de littérature qui se mettent entre les deux camps pour juger des coups et rire des prétentions des combattans. Cependant le poêle incline, je crois, au romantisme ; il a une *tendance* (comme disent nos procureurs-généraux) vers l'école nouvelle. Cette propension, qu'il a cherché à dissimuler, se trahit tout le long de l'ouvrage, et surtout dans cette apostrophe à sa victime, M. Baour :

Vous rampez, nous volons : vos vers décolorés  
Se traînent en boitant ; les nôtres inspirés,  
Beaux de verve, d'orgueil, de jeunesse, de flamme,  
Au public transporté communiquent notre âme.  
Vous l'aviez endormi par vos gothiques airs ;  
Joyeux, il se ranime au bruit de nos concerts ;  
Et ce vaste succès nous l'obtenons sans peine.  
Tandis que, tourmentant votre stérile veine,  
Assis près d'une lampe aux débiles clartés,  
Dans vos doctes patrons, tour à tour feuilletés,  
Vous cherchez quelques traits, quelques formes  
[vieillies,

Nous briguons seulement des palmes *incueillies*.

Certes, la personnalité est piquante et l'opinion poétique de l'auteur ne perce que trop dans ce passage dont, au surplus, les vers sont fort bien tournés. Un des caractères auxquels on pourrait reconnaître encore sous quelle bannière s'est rangé le satirique, si ce fragment ne suffisait pour démontrer qu'il ne tient pas pour les continuateurs de Campistron et de l'abbé d'Aubignac, c'est le soin qu'il prend de sacrifier au romantique le pauvre M. Baour-Lormian. Le tour élégant des répliques du disciple de Schlegel, les argumens un peu secs de l'académicien, sont des témoignages évidens de sa malveillance envers les classiques. Il y a même, nous pouvons le dire, dans cette partialité, quelque chose qui sent la mauvaise foi. Les soldats d'Aristote ont en leur faveur quelques argumens qu'il fallait faire valoir. L'auteur du dialogue les a tous évités pour donner au représentant de son opinion secrète une victoire plus facile. Il ne prête à M. Baour que des raisons communes, que de faibles armes, il va même jusqu'à mettre dans la bouche de ce classique des épigrammes contre les champions des vieilles théories. C'est ainsi qu'il lui fait dire :

Quel est donc votre espoir ? AUGER d'un coup de  
[foudre  
A frappé votre muse et l'a réduite en poudre.

Le trait est plaisant ; mais il part d'une tête diabolique. Pourquoi chercher à brouiller deux académiciens si bien faits pour s'entendre ? Par une recherche, pleine de méchanceté, pourquoi faire supposer que M. Lormian, homme d'esprit et de sens, a pu penser que le coup porté à la muse romantique par M. Auger est un coup de *foudre* ? La foudre n'est qu'aux mains de Jupiter et aux serres de l'aigle ; et qui diable a pu vouloir travestir en Jupiter le directeur de l'Académie française, et faire un aigle du commentateur de Don Quichotte ? M. Baour ne sera-t-il pas en droit de dire à son Sosie à peu près comme

Boileau: *Monsieur, ma muse est plus correcte*, c'est un coup de poing, de pieds, de boutoir même si vous voulez, que mon honorable ami M. Auger a porté à la statue de la muse du nouveau siècle, mais je n'avouerai pas que ce soit un coup de foudre.

Avec un peu de justice, l'auteur du *Classique et le Romantique* aurait fait plus égales les parts des deux rivaux ; cette conférence, littéraire n'aurait pas montré le classique toujours l'invective à la bouche et la rime brutale au bout de la plume ; la qualité d'académicien, qui suppose un certain vernis de politesse, aurait imposé à M. Baour un peu plus de m. De son côté aussi nous aurions voulu que le romantique eût épargné à son interlocuteur ces dures contre-vérités :

Partout vos vers gascons ne sont-ils pas sifflés ?  
N'avez-vous pas deux fois, sacrilège et barbare,  
Égorgé de vos mains le cygne de Ferrare, etc.

La fureur en semblable matière est la preuve d'un tort qu'on veut cacher. Les injures ne sont d'aucun poids dans la balance de la raison ; c'est avec calme qu'il faut discuter ; le bon sens n'appelle pas à son aide les personnalités ;

Il ne s'abaisse point à des emportemens ;  
Toujours la bonne cause a de bons argumens.

La satire que nous venons d'annoncer est un manifeste contre les classiques et surtout contre M. Baour-Lormian : nous devons nous attendre à la riposte. M. Baour est endormi, mais gare à son réveil ! Nous nous estimons très-heureux d'avoir pu nous ranger du côté d'un académicien qu'on espérait égorger pendant son sommeil, et d'avoir croisé le fer avec un adversaire qui a osé l'attaquer d'une si traîtreuse façon. M. Baour aura bientôt revêtu son armure, alors « *le combat sera chaud !* » Pendant la lutte, ne pouvant être d'aucun secours à l'athlète brodé de vert, nous nous bornerons à prier



Apollon pour le succès de ses armes. Puisse bientôt M. Lormian venger son nom compromis, et puissions-nous le voir justifier le sens de ce méchant vers que le satirico-romantique a mis dans sa bouche trop pure pour l'avouer :

Je veux d'un vers brûlant *cautériser* vos fronts.

\*\*

Edmond Géraud<sup>1</sup>, *Annales de la littérature et des arts*, VI<sup>e</sup> année, tome XXI<sup>e</sup>, Bureau des Annales de la littérature et des arts, Paris, 1825, p.327-335.

En poursuivant sans pitié les mauvais poètes de son temps, Boileau se rendit également utile à son pays et aux Lettres. L'emploi courageux qu'il fit des traits de la satire, sauva le goût de la nation, incertaine encore de ce qu'elle devait applaudir. Une foule d'écrivains, dont les noms aujourd'hui sont presque oubliés, mais qui faisaient alors le grand nombre, menaçaient la littérature d'une destruction qui semblait inévitable. Boileau se dévoua pour l'intérêt de l'art.

Cette gloire, qu'on ne saurait refuser à notre grand satirique, M. Baour-Lormian paraît l'ambitionner à son tour; et, il faut en convenir, ses efforts sont loin de manquer d'à-propos. Une secte de jeunes poètes s'est élevée, qui, méprisant les modèles faute de les connaître assez, va mendier désormais ses moindres inspirations en

---

<sup>1</sup> Écrivain bordelais qui, nous apprend Christiane Szeps-Fralin, « fait figure, grâce à son attitude indépendante [et objective], de conseiller et de médiateur parmi les auteurs romantiques et classiques », faisant paraître dans son journal tant un éloge à Victor Hugo que la critique favorable à Baour-Lormian que nous reproduisons ici. Szeps-Fralin précise que « Baour-Lormian et Saint-Victor recherchent [...] la considération de Géraud », influent auprès de son lectorat bordelais comme auprès de libraires parisiens. Christiane Szeps-Fralin, *Edmond Géraud à l'aube du romantisme*, Volume 44 des *Études littéraires françaises*, Gunter Narr Verlag, 1988, 9783878087878, p. 49-50.

Angleterre ou en Germanie. Se créant à plaisir une sorte de versification sauvage, ces nouveaux adeptes, habiles surtout à travailler leurs succès, ont pris le sage parti de se préconiser mutuellement avec la plus opiniâtre persévérance:

Le goût a beau se plaindre et la raison crier,  
Leurs vers, comme un déluge, inondent le papier.

C'est pourtant lorsque le public, étourdi des éloges que ces messieurs se prodiguent, semble presque disposé à les croire sur parole ; c'est quand leur char de triomphe est en pleine marche, que M. Baour-Lormian vient interrompre un concert si touchant d'admiration fraternelles, et remettre les triomphateurs à leur place. Il y a peut-être quelque courage à lutter ainsi contre une coterie qui a su dès long-temps s'emparer de toutes les trompettes de l'opinion; mais si quelqu'un était digne d'engager un pareil combat, c'est assurément le poète distingué dont tous les ouvrages révèlent un talent si brillant et si pur. Aucun de ceux qui aiment encore les bons vers et la bonne plaisanterie, n'a sans doute oublié les premières Satires de M. Baour-Lormian. Il nous souvient qu'on y remarqua surtout un heureux mélange de poésie et de gaîté, qui nous semble la perfection de ce genre. Les mêmes qualités se retrouvent aujourd'hui dans le nouvel opuscule satirique qu'il vient de publier; mais quelquefois pourtant il s'y mêle une nuance d'indignation très énergique et très-prononcée. On voit qu'il s'agit pour M. Baour, non-seulement de venger et de maintenir les saines doctrines si cruellement outragées par les romantiques, mais encore d'abattre ces nouveaux Titans, et de couper l'aile à leur arrogance.

Quelques personnes peu familiarisées avec la satire littéraire, seront peut-être surprises de rencontrer dans celle-ci certaines expressions justement rayées du code de la civilité. Mais, outre que l'énergique franchise du bon goût révolté ne saurait toujours s'accommoder de tant d'égards, il est essentiel de remarquer, comme l'observe fort bien l'auteur de la Dunciade, que le nom de sot n'a point en poésie la

même signification qu'il aurait dans la société. La poésie satirique, dans laquelle il doit entrer toujours un peu d'exagération, et qui évite les circonlocutions et les périphrases, emploie le mot de sot, qui a l'avantage d'être très-court, pour désigner sans façon un homme de beaucoup d'esprit qui a le malheur de faire habituellement des sottises, et, aux yeux du goût, tout mauvais ouvrage en est une. C'est 'ainsi du moins qu'Horace, Perse, Juvénal, Régnier, Boileau, Molière et Pope en ont usé, chacun dans leur langue.

Cette explication donnée et ce principe établi, pour l'apaisement de quelques esprits trop susceptibles qui auraient oublié ce vers de Molière:

Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières,

nous allons, sans autre préambule, analyser la nouvelle satire de M. Baour-Lormian.

Le poète suppose qu'un classique et un romantique, s'étant rencontrés dans le jardin du Luxembourg, engagent l'entretien sur l'objet de leur occupation favorite , c'est-à-dire sur l'art des vers. Le romantique fait d'abord un long étalage des succès qu'il obtient, de l'intérêt qu'il inspire ; mais tout cela dans cet idiome étrange, amphigourique, que certains rimeurs prétendent substituer à la langue du grand siècle. Notre classique écoute avec assez de résignation ces longues tirades, où se présentent, très-comiquement enchâssés, les expressions tudésques, les mots détournés de leur vrai sens, les enjambemens défendus, les trivialités, les solécismes, enfin tout le pathos de la nouvelle école. [Il endure] sans courroux les bonds et les écarts d'un orgueil dont la naïveté a quelque chose de très divertissant [...]

Le paisible auditeur de tant de folies essaye un moment d'intimider cette jactance, en montrant à son adversaire un public éclairé, déjà très-enclin à se ranger du parti des railleurs. Le romantique, toujours plus exalté, lui oppose à son tour le suffrage des cercles les plus renommés de Paris.

Le classique, après avoir pris patience, et plaint son interlocuteur, qu'il croit sérieusement malade, finit pourtant par s'échauffer [en répondant au ridicule caudataire des muses germaniques] [...] [Les vérités qu'il énonce] sont suivies de quelques autres, qui dans l'intérêt des Lettres, ne sauraient être trop divulguées. Le peu de respect que certains auteurs témoignent aujourd'hui pour le public, l'espèce d'affectation avec laquelle ils se montrent en révolte ouverte contre toutes les règles de la syntaxe française ; enfin, cet esprit d'orgueil et de vertige, qui, suivant les expressions de M. Soumet en pleine Académie, croit toujours s'élever quand il s'égare, voilà ce que M. Baour leur reproche avec autant de verve que de gâité. Affranchi des entraves de la raison et du goût, votre Phébus, dit-il, rime toujours au hasard, [dans un passage où on trouve] rappelés avec beaucoup d'art, de mouvement et de précision [] tous les défauts si justement reprochés à l'école romantique. Il n'est point d'homme de goût jaloux de conserver, avec les traditions du grand siècle,

La charte des bons vers par Despréaux jurée ;

il n'en est point, disons-nous, qui, en lisant la satire de M. Baour, ne se félicite de voir une si belle cause si éloquemment défendue, et qui ne s'écrive avec le poète que [Le jour de la justice arrive lentement] [...]

Ce dernier mot porte à son comble la colère de l'interlocuteur romantique, qui, s'efforçant de rendre, comme on dit, *dentem pro dente*, répète à son tour tous les lieux-communs de critique imaginés contre M. Baour-Lormian. Ici l'auteur de la satire s'est rappelé, sans doute, avec quelle heureuse adresse Boileau fait parler un de ses détracteurs, qui ne voit en lui *qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace*. Aussi M. Baour n'a-t-il pas hésité à mettre dans la bouche de son adversaire des imputations toutes pareilles. On remarquera même que, dans le dialogue de notre satirique, ce genre de représailles est reproduit avec une véhémence et une richesse

d'expressions où bien peu de poètes de nos jours auraient pu atteindre. C'est ainsi que, rassemblant lui-même en un faisceau toutes les censures dont son talent fut l'objet, il ôte à ses ennemis le pouvoir de le blesser par des traits qu'il sait émousser d'avance. Le nouveau justicier du Parnasse n'en attaque ensuite qu'avec plus de vigueur la phalange de ces monstrueux poètes qui composent toujours sans effacer. Après nous les avoir représentés

Officieusement, du malin jusqu'au soir  
L'un l'autre se donnant de grands coups d'encensoir,

eh quoi ! leur dit-il, me verra-t-on souffrir longtemps encore le  
bruyant charlatanisme de votre muse sicambre ?

Sur vous, sur vos pareils, amassant les affronts,  
Je veux d'un ver brûlant cautériser vos fronts.

Puis, comme s'il craignait de leur laisser l'espoir d'une trêve, il  
s'empresse d'ajouter avec ce ton d'assurance qui sied à un illustre  
athlète tout rempli du sentiment de sa force :

A maint sot d'autrefois j'avais mis le bâillon ;  
Mais des sots de nos jours, voilà qu'un bataillon  
Contre moi de nouveau s'organise et s'élançe :  
Qu'ils vont me payer cher mes cinq ans de silence !  
Mes traits de mon carquois ne sont pas tous sortis ;  
Le combat sera chaud, je vous en avertis.

A ces mots, le romantique lui jette le gant ; réjouï par tant de fureur,  
notre classique le ramasse. Tâchez, dit-il en riant, tâchez de calmer  
votre courroux, celui de vos amis,

Et ne me forcez pas enfin à vous nommer.

C'est par ce trait qui semble nous promettre une nouvelle satire, que M. Baour-Lormian termine sa première attaque. La seule observation dont nous croyons devoir accompagner cette analyse, c'est que, malgré tous ses efforts, le poète, en mettant ses adversaires en scène, n'a pu s'empêcher de leur prêter quelquefois un langage plus élégant, et surtout beaucoup plus clair que celui qui est à leur usage. Le touchant auteur d'*Omasis* n'a point su dépouiller entièrement sa grâce naturelle : tout est facile à son talent ; excepté peut-être de nous faire illusion, en parlant ce jargon bizarre, qu'on a si bien nommé *le patois de la littérature*.

1826

\*

Edme Héreau, « Revue sommaire de quelques ouvrages poétiques », *Revue encyclopédique, ou Analyse raisonnée des productions les plus remarquables*, Volume 29, Bureau Central de la Revue Encyclopédique, 1826, pages 715-720.

Malgré notre désir bien prononcé d'éviter toute dispute de mots, nous sommes ramenés sans cesse dans le cercle d'une vaine polémique par les débats des *Classiques* et des *Romantiques* ; car nous ne pouvons voir dans ces débats qu'une querelle de mots, tant que les mots n'auront pas été bien définis. Nous attachons bien une idée à celui de *classique* : on a donné d'abord cette épithète à tout auteur ou à tout ouvrage admis dans les classes ; puis, par analogie et par extension, à tout ouvrage ou à tout auteur digne de servir de modèle et de faire autorité ; enfin, on a qualifié de *terre classique*, l'Italie et la Grèce, ces deux pays qu'ont illustrés tant de beaux génies, et dont les souvenirs sont plus ou moins empreints dans toutes les littératures modernes. Cette définition, généralement adoptée, est aussi celle du Dictionnaire de l'Académie. En attendant

qu'il soit rectifié et complété, cet ouvrage, avec ses erreurs et ses lacunes, n'en est pas moins *classique* et ne doit pas moins nous servir d'autorité; car il en faut une, et, sans une autorité légale et reconnue, il y aurait anarchie dans la langue, comme partout ailleurs. Si nous consultons ce dictionnaire pour le mot *romantique*, nous trouvons qu'il a se dit ordinairement des lieux, des paysages qui rappellent à l'imagination les descriptions des poèmes et des romans. » Cette explication, sans doute, est loin d'être satisfaisante et de nous conduire à un résultat que nous cherchons avec toute la bonne foi possible. Peut-être, pour parvenir à découvrir quelle est la source, la véritable essence des doctrines appelées romantiques, faudrait-il remonter à une étymologie plus ancienne, à celle du vieux mot roman d'où sont dérivées les langues du midi de l'Europe, désignées sous le nom de langues romanes, et par conséquent la littérature du Moyen Âge. On sait, en effet, que Mme de Staël, la première qui ait établi parmi nous cette distinction de littérature classique et de littérature romantique, entendait par ces deux différentes dénominations la littérature des anciens, et celle qui est née de la chevalerie et du christianisme.

Quant à nous, au milieu de tous ces débats pour la prééminence de telle ou de telle école, nous ne reconnaissons qu'une seule littérature : c'est celle qui est l'expression des besoins, des sentimens, de la manière d'être enfin d'une époque ou d'un peuple, soit qu'ils aient pour organe un écrivain contemporain, soit que, dans la postérité, le génie, remontant le cours des âges, s'enflamme à leurs souvenirs ; qu'une poésie : c'est celle qui fait servir le charme des images et de l'harmonie à peindre les diverses sensations du cœur humain, les passions, nobles et généreuses, basses et cruelles, qui l'agitent tour-à-tour, en assurant ainsi le triomphe des vérités morales utiles au maintien et au bonheur des sociétés. Tel est le but vers lequel doivent tendre constamment, selon nous, la littérature et la poésie ; quant aux moyens qu'elles doivent employer, sans vouloir prescrire au génie des règles immuables, en contradiction

avec son essence qui est éminemment créatrice, nous pensons qu'il en existe, qui sont fondées sur la raison, le goût et l'expérience des siècles, dont il serait dangereux de vouloir s'affranchir entièrement ; et, jusqu'à ce que les Romantiques, ou les adeptes de tout autre secte littéraire aient modifié ces règles d'une manière heureuse et conforme au développement de nos besoins et de nos facultés, nous continuerons à juger en littérature d'après les préceptes établis par l'emploi raisonné des diverses formes littéraires et par les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. [...] M. Baour-Lormian est évidemment au nombre des antagonistes de la nouvelle école littéraire ; mais, ne devait-il pas craindre de lui donner trop d'orgueil, et surtout trop d'importance, en compromettant avec elle la dignité académique ? Je dis compromettre, parce que les réponses peu mesurées de ses adversaires l'ont amené sur un terrain où il y a plus de blâme à retirer que de véritable gloire : ce qui arrive infailliblement, toutes les fois que de fâcheuses personnalités viennent se mêler à une discussion purement littéraire. Ou le romantisme est quelque chose, et alors il mérite qu'on l'examine avec le calme de la raison et de l'impartialité ; ou ce n'est qu'une ombre, une chimère, et alors il faut le combattre avec l'arme du ridicule et de la plaisanterie. C'est ce qu'il fallait faire avec ces critiques novateurs qui nous accusent de nous être traînés en esclaves sur les traces des anciens, qui prétendent régénérer notre littérature, la rendre originale indépendante, et qui, pour atteindre ce but, nous proposent de copier nos voisins les Anglais et les Allemands ; c'est ce qu'il fallait faire surtout avec ces auteurs qui affectent dans leurs productions un mélange de raffinement et de niaiserie, d'enflure et de trivialité, de néologisme et de vieux langage ; et c'est ce qu'ont fait depuis long-tems, et avec plus ou moins de bonheur, M<sup>me</sup> la princesse de Salm, MM. Brès, François de Neuchâteau, Viennet, et quelques autres écrivains estimables. Mais la satire exclut souvent la bonne foi. C'est sans doute un fort bon moyen pour faire sentir ce qu'il y a de faux dans un système, que d'en exagérer les conséquences : c'est ce qu'ont fait Pascal dans



ses Lettres provinciales, et Molière dans les Précieuses ridicules ; mais, en prenant et en outrant la manière de quelques mauvais écrivains, M. Baour-Lormian et ses devanciers ont-ils cru peindre entièrement les Romantiques? Ceux-ci ne pourraient-ils pas se prévaloir de ces quatre vers que nous trouvons dans le dialogue entre le Classique et le Romantique, et que l'auteur a mis dans la bouche du dernier de ces interlocuteurs ?

Vous rampez, nous volons : vos vers décolorés  
Se traînent en boitant ; les nôtres inspirés,  
Beaux de verve, d'orgueil, de jeunesse, de flamme,  
Au public transporté communiquent notre âme.

S'il y a des gens raisonnables parmi les Romantiques, et l'on assure qu'il en existe, ils tourneront ces vers, non pas contre les Classiques, mais contre M. Baour-Lormian lui-même : ils les prendront pour épigraphe ; et, s'ils y restent fidèles, le public sera de leur côté.

Il y a de l'esprit, sans doute, dans ce premier manifeste de l'auteur en faveur des Classiques, et nous pourrions en citer plusieurs traits fort heureux ; mais de pareils jeux sont indignes du traducteur de la *Jérusalem délivrée* ; du moins, devrait-il y attacher moins d'importance. Il aurait dû aussi éviter tout ce qui pouvait avoir l'air d'une personnalité. Nous ignorons à quel point *la Muse*, *l'Étoile*, le *Drapeau blanc*, *l'Aristarque*, le *Nain*, le *Mercur*e et le *Globe* sont romantiques, et pourquoi l'auteur les inscrit comme tels dans sa galerie. Le premier et le cinquième de ces journaux (la *Muse française* et le *Nain*) n'existent plus ; mais nous croyons qu'il n'y avait nulle ressemblance dans leurs doctrines. *L'Étoile*, le *Drapeau blanc* et *l'Aristarque* sont plutôt politiques que littéraires. Le *Mercur*e a long-tems été rédigé par des hommes de beaucoup de talent ; il paraît depuis quelque tems être tombé dans d'autres mains : tant pis pour les *Romantiques*, si l'on peut appeler de ce nom

ceux qui le dirigent aujourd'hui\* . Quant au *Globe*, on y rencontre souvent de fort bons articles; mais ses doctrines littéraires ont tout le vague de la nouvelle école, dont il s'est constitué le défenseur.

Ces journaux n'ont pas manqué de répondre aux attaques de M. Baour-Lormian, et le *Mercur*, ce recueil qui s'est honoré de la collaboration de MM. Lanjuinais, Etienne, Léon Thiessé, Tissot et d'autres écrivains aussi orthodoxes en fait de goût et de convenances littéraires, n'a pas craint de descendre jusqu'à l'injure pour repousser l'ironie et le sarcasme. Ces personnalités en ont amené d'autres, et M. Baour-Lormian, dans une seconde brochure poétique, qui a pour titre : *Encore un mot*, justifiant ce vers de sa première satire :

Mes traits de mon carquois ne sont pas tous sortis,

tout en croyant encore, comme il le dit dans son avertissement, « n'attaquer que les fausses doctrines », nomme quelques écrivains, auxquels ne saurait suffire sa protestation « contre toute interprétation offensante pour leur personne ou leur caractère. » Il prétend immoler, à côté de ces noms, d'autres journaux, tels que *le Commerce*, *le Courier*, *les Débats*, *le Frondeur*, etc., qu'il enveloppe tous dans son ressentiment ; de sorte que, dans une cause où le plus grand nombre devait être pour lui, il finit par avoir le plus grand nombre contre lui. Tous ces débats sont fâcheux ; nous le répétons, ils nuisent à la littérature bien plus qu'ils ne lui sont utiles ; ils nuisent surtout à ceux qui les suscitent et qui ne savent pas les renfermer dans de justes bornes. Malgré le sentiment d'irritation dont cette seconde satire est empreinte, on y remarque peut-être

---

\* Depuis que ceci est écrit, la direction du *Mercur* a passé, dit-on, dans d'autres mains. Un mot sur le *Mercur* et sur *l'indépendance des opinions*, inséré dans la 153<sup>e</sup> livraison de ce recueil, prouve en effet que ses rédacteurs ont le désir de se renfermer désormais dans les bornes de la critique littéraire et d'éviter toute fâcheuse personnalité. Nous ne savons pas quel était l'ancien directeur du *Mercur*, nous ne savons pas davantage quel est le nouveau ; mais, si c'était l'auteur de l'article que nous venons de citer, nous croirions pouvoir féliciter les lecteurs de ce recueil.

encore plus de passages heureux que dans la première ; mais, que servent à la cause des *Classiques* quelques vers, plus ou moins bien tournés ? C'est par de bons ouvrages qu'il faut combattre pour eux ; c'est par de bons ouvrages que les *Romantiques* doivent leur répondre. M. Baour-Lormian devait savoir que notre siècle ne croit pas sur parole, qu'il veut examiner et juger par lui-même. Ce droit, chacun, avec du bon sens et de l'impartialité, est en mesure de l'exercer. Les absurdités et les niaiseries que l'auteur prête à ses adversaires ne sont peut-être pas plus du romantisme, que les madrigaux mythologiques de Demoustier ne sont du classique ; et il vaut bien mieux dire aux poètes, quelles que soient d'ailleurs leurs doctrines littéraires :

Que votre merveilleux, puisé dans la nature,  
Soumette vos lecteurs à sa douce imposture,  
D'un beau ciel poétique étende l'horizon,  
Flatte ensemble le goût, l'oreille et la raison,  
Et jusque dans notre âme, *et séduite et touchée*\*,  
Éveille à notre insu quelque fibre cachée ;  
Avec discernement soyez neufs et hardis.

Ces conseils, et quelques autres que M. Baour-Lormian donne aux écrivains romantiques, sont bons à suivre par tout le monde ; ils convaincront tous les bons esprits ; et, si l'auteur s'était borné à écrire dans ce sens, nous pensons qu'il aurait travaillé efficacement à rapprocher deux partis qui étaient peut-être sur le point de s'entendre, mais entre lesquels son premier et surtout son dernier manifeste sont venus de nouveau semer le doute et la défiance.

---

\* La gradation n'est pas bien observée ici : la rime appelait le mot touchée ; mais la raison eût demandé qu'il ne fut pas précédé du mot séduite, après lequel toute autre expression ne pouvait qu'affaiblir l'idée du poète.

F. Chatelain, critique, *Le Mercure de Londres*, Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross., 1826, p.23-24.

On me demande quelquefois si je tiens pour le romantisme ; je réponds que je n'en sais rien, et je prie les questionneurs de m'expliquer ce que c'est que le romantisme, afin que je sache si j'en suis partisan ou non. Entre-t-il dans tous les genres de poésie, dans l'épopée, la tragédie, la comédie, le poème héroïque, l'ode, l'épigramme, etc. ? Quelle est sa forme et son caractère ? quels sont ses règles, ses limites dans chacun de ses genres; qu'on veuille bien faire une liste où l'on écrira: *Les romantiques sont ceux qui*, etc., qu'on terminera ainsi : *par exemple, dans tel ouvrage, A suit telle marche, et V s'est asservi à telle autre, en traitant le même sujet.* Alors je pourrai me décider ; *fiat lux*. Je ne vois pas clair dans les ténèbres.

Sur ce que l'on s'enquiert si je suis admirateur de Lamartine, et l'on m'en lit quelques pièces, où tout est vrai, énergique, pris dans la nature et chaudement inspiré, et je m'écrie comme Voltaire (qu'on me passe la modestie du trait :) Beau ! très beau ! en soit l'auteur qui voudra ! Exploitant alors mon enthousiasme, on veut que je m'extasie sur *une main qui savoure une feuille...* j'éclate de rire, on m'accuse d'abord de me contredire et de juger diversement le même écrivain, comme s'il dépendait de moi que tous ses ouvrages fussent également bons ! et puis, autre accusation, on me dit : *que je veux comprimer l'élan du siècle...*

Ah ! ah ! dans ce siècle où l'on *savoure avec la main*, on *flaire* sans-doute, *avec le ventre*, on se mouche par l'oreille et l'on *écoute* avec *le nez...* absurde ! absurde au plus haut des superlatifs ! mais un moment, *risum teneatis*, écoutez:

Le calme aérien qui serpente en ces lieux.

.....Un sort plein de faveur  
A doté mes destins d'un luth *vierge* et *rêveur*.  
Mais le tems, *vieux de jours*, sur son horloge antique,  
Ne *vibrait* point encor mon heure poétique,  
Et sur le Pinde encor *je flottais* à m'asseoir...  
.....Le soleil sur la tour crénelée  
De ses derniers rayons sème l'or *expirant*.  
Les ombres s'allongeaient, couraient *l'une après*  
*[l'une.....*  
.....quant tout-à-coup la lune  
*Ronde* et large *surgit* au milieu des brouillards,  
Et verse au *bleu gazon* l'*argent* de ses regards.  
Que mon nom *luise* égal dans ce double univers.

Et tandis que je tiens en main cette satire où Mr. Baour-Lormian a su réunir sans fatiguer ses lecteurs, une foule de traits ridicules de ses adversaires, je saute de page en page, et ma gaité va *crescendo* à chaque impertinence nouvelle de nos tudesques néologistes, et, m'enflammant bientôt de l'indignation de l'auteur, je m'écrie avec lui aux imprudents novateurs des fadaïses que je viens de citer :

Et que sont vos écrits ? l'opprobre du Parnasse.  
Qu'y trouve-t-on ? des mots vides et boursoufflés  
Tout honteux de se voir l'un à l'autre accouplés.

Raisnable, correcte, piquante, agréable à lire, la satire de Mr. Baour pourrait être plus variée ; en certains endroits plus poétique .... au reste, beaucoup de personnes prétendent que Mr. Baour n'a jamais eu en rien une vocation bien déterminée, et qu'après avoir fait feu sur un camp, il y va quelquefois charger ses armes pour tirer contre l'autre ; ainsi que pourront s'en convaincre ceux de nos lecteurs qui voudront lire les articles que nous avons consacré à Mr. Baour dans le journal que nous avons publié l'an dernier sous le titre du *Petit Mercure*.

## Regards rétrospectifs

Albert Lacroix, *De l'influence de Shakspeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours*, 1856. [sic], p.739.

« Certains classiques inhabiles, se sentant vaincus, prirent à tâche d'insulter les réformateurs. On ne peut se faire une idée de toutes les mesquines tracasseries qu'on suscita à ces hommes d'intelligence, des mille petites haines jalouses qui les poursuivirent dans l'ombre. Mais il y eut aussi pour l'école des ennemis plus francs ou plus téméraires. Baour-Lormian, entre autres, était tellement surexcité par la lutte, qu'il accablait ses adversaires de paroles peu mesurées, dans une comédie où il mettait en scène les deux écoles. — Une pièce de vers composée par lui, le *Canon d'alarme*, exprimait bien ses véritables sentiments.

Ces malheureux classiques délaissés cherchaient, par tous les moyens, à se rattacher le public; mais ce fut en vain. La révolution littéraire marchait à pas de géant; elle n'avait attendu qu'un chef pour apparaître; ce chef était venu : M. Victor Hugo avait posé les fondements d'un nouveau théâtre, et toute la jeune génération avait répondu à son appel. »

\*

Eugène Hangar, *Encore les Satires toulousaines*, in Félix Lacoïnta, *Revue de l'académie de Toulouse et des autres académies de l'Empire*, 1866

« [...] Il aime de manier le fouet, et il y a des instants dans sa vie où la langue de Perse et de Juvénal est pour lui pleine de charmes ; et s'il forge habilement le trait qui doit causer la blessure,

il n'en descend pas moins des hauteurs du Parnasse pour tremper sa plume dans la mare bourbeuse. Il ne s'en est pas tenu aux *Satires Toulousaines*, ni à celle des *Trois Mots* ; bien plus tard, les *Dialogues* provocateurs reparaissent ; les flèches du premier âge sont retirées du carquois, le canon d'alarme retentit en pleine Restauration, et nous retrouvons Baour-Lormian tirant à toute volée sur la phalange des *Romantiques*. Ces luttes passablement acharnées révèlent encore une verve aiguë, tranchante et assez échevelée. [...] »

\*

Prosper Vedrenne, *Fauteuils de l'Académie française : études biographiques et littéraires...*, II., Bloud et Barral, Paris, 1887-1888, ark:/12148/bpt6k56799379 (BNF), p.22-23.

« Baour reprit pour [combattre les Romantiques] sa lyre satirique et il en tira comme autrefois des sons très aigus et fort admirés, mais dont le succès comme toujours ne put le dédommager des nombreuses blessures qu'il reçut dans la mêlée. L'âge arrivait d'ailleurs pour refroidir ses inspirations, et, si convaincu qu'il pût être de la supériorité de son école sur celle des romantiques, comment méconnaître les immenses talents et les succès mérités de ses jeunes émules ! Comment oser seulement chanter en même temps qu'eux ! Ils avaient un essor si magnifique, des accents si neufs, si frais, si brillants ! Ils étaient d'ailleurs si admirés, si applaudis ! C'était un soleil nouveau qui se levait sur le monde des lettres, c'était un autre monde qui apparaissait à l'horizon. Comment le vétéran des anciens classiques aurait-il pu concourir avec les favoris de cette muse inconnue ? Plus heureux que lui Delille, Ducis, Chénier, Fontenelle, Rousseau, Pompignan, tous ceux en un mot de son temps et de son parti étaient morts. Baour pouvait-il seul soutenir le combat contre une phalange de jeunes et brillants génies ? Pouvait-il espérer encore les suffrages du public toujours si

favorable aux innovations ? Il prit le parti du silence. Depuis les dernières années de la Restauration il ne publia presque rien jusqu'à sa mort arrivée en 1854. »



## Table des matières

LE CLASSIQUE ET LE ROMANTIQUE.....	6
FIN .....	22
NOTES DE L’AUTEUR .....	23
CANON D’ALARME .....	30
NOTICE.....	41
ANNEXES.....	44
1825.....	44
1826.....	54
Regards rétrospectifs.....	62

Établi par Julien Maudoux

*Raretés et curiosités littéraires*

Une collection du *Grimoire d'Ulfer*

N° 11

<http://ulfer.fr>